

Ni ange, ni bête : la nécessaire intrication des trois registres du corps humain¹

Patrick De Neuter

(51)Après un élémentaire rappel de la découverte freudienne, on trouvera dans ces quelques pages une présentation des thèses de J. Lacan qui concernent le corps, thèses qui peuvent se regrouper autour des trois registres qu'il a toujours soutenus comme primordiaux dans leurs différences et dans leurs nécessaires intrications chez l'être humain².

La découverte freudienne : la conversion hystérique et la pulsion

(52)A l'aube de la psychanalyse, les hystériques dévoilaient à Freud la sensibilité particulière de leur corps aux représentations inconscientes.

1 Extrait de *Entre le corps et l'esprit*, de B. Feltz et D. Lambert (Eds), Mardaga, 1994.

2 Écrit suite à un exposé fait le 22 octobre 1993, dans le cadre des conférences organisées par le Centre de formation à la clinique psychanalytique (Université de Louvain) sur le thème « Le corps et l'inconscient ». J'ai bénéficié pour cette étude d'un important travail de repérage de l'émergence du concept de corps dans l'enseignement de J. Lacan, travail réalisé et mis à ma disposition par L. de la Robertie que je remercie ici chaleureusement.

L'antique réflexion de l'homme sur les rapports complexes et mystérieux qu'entretiennent le soma et la psyché s'en trouva radicalement renouvelée.

Le concept de conversion, désignant le passage dans le corps des représentations refoulées dans l'inconscient, fut l'un des premiers concepts freudiens chargés de théoriser ce mystérieux rapport du corps et de l'inconscient. L'énergie libidinale est « transportée dans le corporel », écrivait Freud en 1894³. En 1905, il précisait que les représentations refoulées « parlaient » dans le corps. Ainsi, Freud, à partir des associations de sa patiente, interprète l'aphonie de « Dora » comme signifiant inconsciemment sa renonciation à la parole puisque, pour elle, cette parole n'avait plus de valeur, l'aimé étant absent⁴.

En cette même année 1905, dans les *Trois essais sur la sexualité*, Freud avance le concept de pulsion (*Trieb*), concept limite entre le psychique et le somatique⁵. Ce concept souligne une autre dimension du rapport entre le corps et l'univers psychique puisqu'il désigne une délégation – énergétique – envoyée par une excitation somatique d'origine interne dans le psychisme. La tension psychique ainsi créée cherche à se décharger par les multiples voies qui se sont petit à petit précisées pour chacun au cours de son histoire. Freud distingua deux grands types de pulsions : les pulsions sexuelles et les pulsions d'auto-conservation, puis les pulsions de vie et les pulsions de mort. C'est principalement dans le domaine des pulsions sexuelles qu'il établira les diverses sources organiques des pulsions : les zones corporelles érogènes. Remarquons que, pour Freud, ces pulsions sont toujours partielles et sujettes à de multiples destins : elles peuvent être retournées en leur contraire, déplacées sur de nouveaux objets, refoulées dans l'inconscient et devenir source de symptômes ou encore sublimées dans des activités non sexuelles culturellement valorisées. En tout ceci, elles se différencient radicalement des (53) instincts animaux qui font l'objet d'une transmission héréditaire et qui apparaissent fixes et identiques chez tous les représentants d'une espèce donnée. Les objets de la pulsion sont, eux, essentiellement variables et les comportements auxquels les pulsions aboutissent s'avèrent multiples.

3 S. FREUD, « Les psychonévroses de défense » (1894), trad. française, in *Psychose, névrose et perversion*, Paris, PUF, 1973, pp. 1-14.

4 S. FREUD, « Fragment d'une analyse d'hystérie » (1905), trad française, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967, p. 27.

5 S. FREUD, *Trois essais sur la sexualité* (1905), trad. française, Gallimard, Idées, Paris, 1962.

Bref parcours historique de l'enseignement de J. Lacan

L'exposé princeps de Lacan sur le corps date de 1936. Il s'agit de sa communication sur le stade dit du miroir⁶. C'est l'image du corps qui préoccupe J. Lacan à cette époque, image qui se constitue à partir de l'image dans le miroir au sens réel ou au sens métaphorique du terme : l'image de l'autre et l'image dans le regard de l'autre assurant eux aussi la fonction du miroir. Celle-ci permet à l'enfant de se constituer une image de lui-même et une première ébauche du moi qui anticipe l'unité même du système nerveux, ce processus se déroulant entre 6 et 18 mois.

A ce moment de l'enseignement de Lacan, le corps apparaît essentiellement dans sa dimension imaginaire. Très rapidement cependant il va introduire la dimension symbolique du stade du miroir, à savoir, l'impact, chez les êtres humains, de la reconnaissance par l'Autre maternel de cette image dans le miroir « oui, là, c'est toi, Pedro, mon fils », constituant côté enfant de « celui que je vois là, c'est moi, Pedro, son fils »⁷.

En 1953, Lacan propose comme essentielle à toute compréhension de l'humain la triade Symbolique, Imaginaire et Réel⁸, catégories élémentaires sans lesquelles, « nous ne pouvons rien distinguer dans notre expérience »⁹. A cette même époque, il retravaille cette question du corps à partir de ces trois catégories, du schéma optique et de l'expérience de Bouasse, sur l'illusion d'optique (54) engendrée à l'aide d'un miroir concave¹⁰. Comme on le voit, le dualisme cartésien – et celui de Freud – se trouvent radicalement dépassés.

La dimension imaginaire du corps apparaît ici comme l'effet d'une opération intriquant le réel du corps, et une image apparaissant comme réelle. De plus, le symbolique est déjà présent. L'année 1953 est aussi l'année du *Discours de Rome* : la fonction et le champ de la parole et du langage s'y trouvent conjoints à la dimension de l'image¹¹. Néanmoins le primat de la parole, du langage, des signifiants, en un mot, du

6 Cet exposé a été repris en 1949 et publié sous le titre « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » dans J. LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 93-100.

7 Voir à ce propos la rubrique « Stade du miroir » dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de R. Chemama, Paris, Larousse, 1993.

8 J. LACAN, « Le Symbolique, l'imaginaire et le Réel », conférence à la Société française de psychanalyse publiée dans le *Bulletin de l'Association freudienne*, 1982, pp. 4-13.

9 J. LACAN, Séminaire I, *Les écrits techniques*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 30 juin 1954.

10 Ibidem, leçon du 24 février 1954.

symbolique s’y trouve affirmé avec une telle force et une telle brillance que beaucoup de ses auditeurs en oublièrent la fonction de l’image et ce, bien que Lacan n’ait cessé de la soutenir dans plus d’un passage de ses écrits et de ses séminaires. En 1970, il proposa le concept de « corps symbolique »¹², désignant par là le « corps » des signifiants d’un sujet, corps qui deviendra pour un certain nombre de lacaniens le seul vrai « corps », ou du moins le seul « corps » qui importe au psychanalyste¹³.

Mais revenons un instant en arrière.

En 1964, il avait déjà exclu que la parole soit le seul fondement du sujet. Après avoir affirmé que l’Autre était le lieu de la parole, il affirma que l’Autre est aussi le corps, le corps comme lieu de l’Autre. L’Autre, ce n’est plus seulement l’esprit, le symbolique, le trésor de signifiant, c’est aussi le corps¹⁴. Notamment parce que « notre présence de corps animal », l’expression est de Lacan, est le premier lieu où mettre les inscriptions qui nous viennent de l’Autre. Dans ce même séminaire, Lacan souligne que le corps est aussi le lieu de la jouissance. Il va jusqu’à affirmer : « Il n’y a pas d’autre jouissance que celle de mon corps ». (55) Dans ce même séminaire encore, il élabore un nouvel Imaginaire : celui de l’objet « a », morceau de corps perdu dans la rencontre avec le langage et qui va être recherché de façon plus ou moins privilégiée auprès du corps de l’autre afin d’obturer le vide laissé par leur perte.

Illustrons ceci à partir d’un de ces objets : le sein. L’enfant le pense d’abord comme partie de lui-même. Il est bien obligé de renoncer à cette illusion structurante de son désir. Ce sein « perdu »¹⁵ il ne cessera de chercher à le retrouver sur le corps de l’autre : le captivant dans un amour dévorant, buvant ses paroles comme du petit lait, ou réalisant son fantasme de façon moins incarnée ou désincarnée en accordant une attention toute particulière toute partie de l’anatomie de l’autre qui peut évoquer le sein « perdu » : la clinique démontre, par exemple, que la rondeur des fesses de l’autre peut être investie de cette valeur

11 J. LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », republié dans les *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 237-322.

12 J. LACAN, « Radiophonie », *Scilicet*, Paris, Seuil, 1970, n° 2/3, p. 61.

13 Cf. A. ZENONI, *Le corps de l’être parlant*, Bruxelles, De Boeck, 1991. Ajoutons ici qu’il convient évidemment de différencier l’abstention méthodologique qui amène le psychanalyste à renoncer à toute intervention sur le corps dans le cadre de la cure – la prescription de médicament, par exemple – et la forclusion des dimensions imaginaires et réelles du corps dans une théorie générale du sujet.

14 Cf. notamment J. LACAN, *Annuaire de l’EPHE*, 1967-68, p. 193 et Séminaire XIV, *La logique du fantasme*, séances des 10/05/1967 et 30/05/1967.

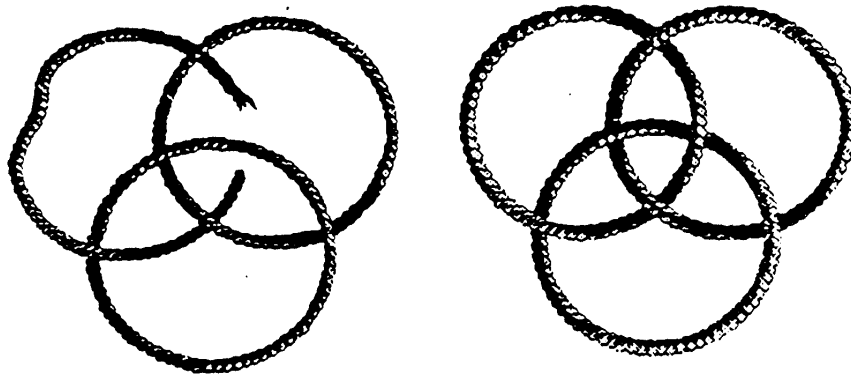
15 Ibidem, séance du 16/11/1966.

particulière originellement accordée au sein.

Puis Lacan s'intéressa au noeud borroméen, figure topologique qui présente bien l'intrication, le nouage, l'interrelation entre les trois registres décrits dès 1953 du Symbolique, de l'imaginaire et du Réel.

Le noeud borroméen est un noeud composé d'au moins trois ronds de ficelle qui sont noués ensemble de telle sorte que, si l'un vient à se rompre, tous les autres se désolidarisent.

A l'occasion de son second discours de Rome¹⁶, il réaffirme, d'une part, le lien entre le corps et l'Imaginaire et d'autre part entre le corps et le Réel de la jouissance Autre. Nous y reviendrons aussi dans quelques instants. Par ailleurs, il situe l'objet « a » comme relevant des trois registres. Enfin, par l'introduction du nouage borroméen, il souligne l'égalité des trois registres Imaginaire, Réel et Symbolique. Entre eux, il n'y a pas – ou plus – d'ordre hiérarchique. Le noeud borroméen présente bien cette égalité : si l'un venait à disparaître, les deux autres registres disparaîtraient eux aussi. Ce qui correspond bien à l'observation (56) clinique : un sujet sans Imaginaire n'est pas plus viable qu'un sujet sans Réel ou sans Symbolique.



Le nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique

Pour Lacan, le temps de la primauté de l'ordre symbolique, autrement dit l'ordre de la parole et du langage, est donc définitivement dépassé. Une seule primauté subsiste néanmoins : cette adjonction du registre

16 J. LACAN, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, 1975, n° 16, pp. 177-203. Cf. aussi M. DARMON, *Essai de topologie lacanienne*, Éditions de l'Association freudienne, 1990, pp. 353-416 ; ainsi que C. CALLIGARIS, « Un certain corps psychotique à partir de la cénesthésie de la pensée », *Le Trimestre psychanalytique*, Paris, Éditions de l'Association freudienne, 1991, n° 2, p. 99.

Symbolique est ce qui spécifie l'humain et ce qui le distingue de l'animal qui semble fonctionner lui à partir d'une conjonction spécifique de l'Imaginaire et du Réel, sauf, peut-être, lorsqu'il est domestiqué.

Pour étayer la thèse du primat du symbolique, certains psychanalystes font appel à « l'expérimentation » de Frédéric II, aux observations concernant l'hospitalisme relevées notamment par Spitz et aux expérimentations sur l'effet placebo. Ce qui échappe à tous ceux que j'ai lus, c'est que ces observations démontrent tout autant l'importance vitale de l'imaginaire que celle du symbolique.

« L'expérience » de Frédéric II

Frédéric II, empereur germanique qui régna au début du XIII^e siècle, voulait savoir quelle langue parlerait l'enfant si on ne lui en apprenait aucune. L'« expérimentation » est décrite comme suit : « A cette fin, il fit élever une quarantaine d'enfants, enlevés à leurs parents dès la naissance, dans une institution où des nourrices reçurent pour consigne « d'allaiter les enfants, de les baigner, de les laver, mais de ne babiller avec eux et de ne leur parler d'aucune façon ». Non seulement elle ne parlait pas aux enfants, mais elles ne devaient pas (57) parler entre elles, de sorte que ces enfants n'entendirent pas le son de la voix humaine, ni son, ni paroles, ni chants. De plus, dit explicitement celui qui rapporte cette expérience, elles ne caressaient pas ces enfants qui étaient seulement lavés, langés puis vêtus dans de parfaites conditions corporelles¹⁷. L'exclusion du corps et de la relation qui relèvent de l'imaginaire lacanien est donc tout aussi présente dans cette consigne que l'exclusion de la parole, c'est-à-dire du symbolique.

L'hospitalisme

Il en va de même pour les observations de Spitz sur l'hospitalisme.

Celui-ci ne compare pas des groupes d'enfants qui se caractérisent seulement par le fait qu'aux uns l'on parle, tandis que les autres baignent dans le silence. Les choses sont bien plus complexes et le concept d'imaginaire est à nouveau indispensable pour en rendre compte.

Spitz désigne en effet comme nécessaire au bon développement de l'enfant : « Le modeste contact qu'ils ont durant l'allaitement, le développement progressif de l'échange émotionnel avec la mère, la

¹⁷ M. MÜLLER, « Lecture on Sciences of Language », cité par G. Guérin dans sa préface au livre de G. Raimbault, *Clinique du réel, la psychanalyse et les frontières du médical*, Paris, Seuil, 1982.

satisfaction émotionnelle, la présence de la mère ou de son substitut, la stimulation par toute personne pouvant évoquer une caractéristique de la mère pour l'enfant » et encore « une relation mère enfant adéquate et satisfaisante ». Spitz dévoile par ailleurs les effets pathogènes des privations dans le champ des stimulations perceptives et motrices et il ajoute à ceci que la perception est « une fonction de l'investissement libidinal et donc le résultat d'une intervention d'une émotion d'une sorte ou d'une autre »¹⁸.

On ne peut donc réduire ces observations cliniques à une démonstration de l'importance, assurément essentielle, du seul registre de la parole et méconnaître les éléments imaginaires, qui, d'après Spitz, sont en jeu dans la constitution et dans le développement du corps de l'enfant. Où l'on retrouve la nécessité de l'interaction des trois registres soulignée par Lacan dans le schéma optique.

I(58) imaginons d'ailleurs un instant qu'un enfant soit élevé dans un bain de paroles dénuées de toute composante imaginaire : des paroles, donc sans affect, sans désir pour l'enfant, voire sans signification (puisque, pour Lacan, la signification surgit de la conjonction du symbolique, du pur signifiant dénué de toute signification, avec l'imaginaire). Et encore, un enfant élevé dans un bain de paroles non accompagnées de regards, d'odeurs ni de contacts corporel affectueux. Que peut-on prévoir quant au devenir d'un tel enfant étant donné tout ce que nous ont appris les études sur l'hospitalisme ?

Or c'est à cela que mène cette déviation lacanienne, déviation par rapport aux thèses lacaniennes elles-mêmes, déviation qui consiste à affirmer une primauté du Symbolique explicitement récusée par Lacan lui-même dans les dernières années de son enseignement. N'en déplaise à ces lacaniens, nous ne sommes pas des anges parce que nous ne sommes pas des êtres parlants sans corps et sans détermination sexuelle. Nous ne sommes pas pour autant des bêtes comme certains physiologistes et certains psychologues expérimentalistes un peu bornés semblent le croire qui réduisent le comportement des humains à celui du rat, du chien, du chat ou de la souris de laboratoire. A les lire, seule une plus grande complexité nous différencierait de ces « frères » animaux alors qu'en fait cette plus grande complexité a entraîné l'émergence de propriétés nouvelles qui, à leur tour, interagissent avec ce que Lacan lui-même, quoique d'aucuns en disent, appelait le « corps animal »¹⁹.

18 R. SPITZ, dans *Psychoanalytic Study of the Child*, 1, 1945. Voir aussi M. David M. et G. Appel dans *La psychiatrie de l'enfant*, 1958, vol. IV, fasc. 2.

19 J. LACAN, *Séminaire sur la Logique du fantasme*, séance du 10/05/1967.

Le placebo

Nous pouvons faire des remarques semblables en ce qui concerne les effets du placebo sur le corps du malade. Les psychanalystes les utilisent parfois pour démontrer l'importance de la parole du prescripteur et des signifiants qui composent le nom du médicament. Ce que prouve en effet certaines recherches, Mais d'autres recherches indiquent, elles, les effets imaginaires induits par la forme, la matière ou la couleur de l'emballage et encore par la nature de la relation affective – et donc imaginaire – au prescripteur²⁰.

(59) Il est par conséquent indispensable, pour élaborer une théorie du corps qui ne soit pas folle et pour soutenir une pratique qui ne rende pas l'autre fou²¹, de prendre en compte les trois registres de l'humain et de considérer l'étroite intrication qui réunit chez l'homme, et notamment en son corps, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel.

Ceci étant posé, passons à quelques notations explicatives plus systématiques concernant ces trois registres que j'ai évoqués jusqu'à présent dans un certain désordre et une certaine approximation.

Que pouvons nous donc dire du corps et de ses trois registres Imaginaire, Réel et Symbolique ?

L'imaginaire du corps

Commençons par le registre de l'Imaginaire.

L'image unifiante du corps et le Moi

Comme indiqué plus haut, Lacan a mis en lumière deux imaginaires du corps celui de la phase du miroir et celui de l'objet « a ». Le corps de la phase du miroir est l'image spéculaire. Celle-ci procure au sujet naissant une impression, un sentiment d'unité qui devance l'unité neurologique et s'oppose aux représentations du corps morcelé dont on peut

20 Voir la synthèse de P. KISSEL et D. BARRUCAND, *Placebo et effet placebo en médecine*, Paris, Masson, 1964.

21 Nous sont revenus deux témoignages indiquant que dans les institutions qui fonctionnaient avec une telle croyance dans la primauté du symbolique, les psychotiques devaient être davantage médicalisés que dans d'autres où les psychothérapeutes théorisaient leurs interventions en donnant une plus juste place à chacun des trois registres. Il est fréquent d'observer que ce qui est refoulé ou forçé revient toujours d'une façon ou d'une autre dans le réel. Néanmoins, ces témoignages mériteraient évidemment de faire l'objet d'une vérification empirique sérieuse.

néanmoins retrouver quelques traces dans certains dessins d'enfant, dans certains rêves et fantasmes de névrosés, dans certaines crises hystériques²² et surtout dans les cas de psychoses. Pensons notamment au délire du Président D.P. Schreber pour qui le corps n'était (60) qu'un agrégat de colonies de nerfs étrangers²³. Pensons aussi les nombreux cas de schizophrénie présentées par G. Pankow²⁴.

Corrélativement à cette image – unitaire – du corps, le moi se forme à l'image de l'Autre dans deux sens au moins de ce terme. En effet, d'une part l'Autre maternel est celui qui fait fonction de miroir : c'est au travers de son regard, de son désir et sa parole que le moi se constitue. D'autre part, c'est en s'identifiant à l'image de l'autre que l'individu se structure corporellement. Il suffit d'évoquer le devenir de la stature du corps de l'enfant loup. Ou encore, le petit jeu de l'anthropologue Marcel Mauss hospitalisé pour un long séjour dans un hôpital new-yorkais dont le personnel venait des quatre coins du monde. Son oeil, sans doute particulièrement entraîné, parvenait à deviner l'origine culturelle des multiples et changeantes infirmières qui le soignait et ce, simplement, disait-il, à partir de leur démarche²⁵.

Le moi et notre corps imaginaire se constituent donc à l'image de l'Autre et de l'autre qui l'incarne. Telle est l'origine de notre aliénation imaginaire : l'Autre et l'autre sont installés au coeur de notre subjectivité y compris de notre subjectivité corporelle. D'où le transitivity infantin et notre propension à nous confondre, adultes, avec notre semblable. Ceci produit tous ces petits plaisirs projectifs de la vie de couple et de la vie de groupe parmi lesquels la jalousie paranoïaque qui consiste à attribuer à l'autre les sentiments et désirs que l'on éprouve soi-même pour la tierce personne ainsi que les rivalités de voisinage interindividuelles ou internationales dont nous pouvons observer quotidiennement le déferlement dans nos journaux ou sur nos écrans de télévision.

Remarquons ici que cette image du corps et le moi qui lui est conjoint sont les deux objets du narcissisme primaire indispensable à la survie. Tandis que la forme du corps et l'image du moi constituent les deux objets de l'amour. On sait en effet l'importance de la forme dans

22 Ch. MELMAN, *Nouvelles études sur l'hystérie*, Paris, Éditions de l'Association freudienne, 1984, p. 105.

23 D.P. SCHREBER, *Mémoires d'un névropathe*, (1903), trad. française, Paris, Seuil, 1975.

24 G. PANKOW, *L'être là du schizophrène*, Paris, Aubier, 1969.

25 Cité par C. CALLIGARIS dans *Le Trimestre psychanalytique*, Paris, Éditions de l'Association freudienne, 1991, n° 2, p. 99.

l'amour. Les formes, par contre, les belles formes. au pluriel, sont plutôt les objets du désir.

Le sac troué des objets « perdus » et des orifices pulsionnels

(61) Il est, en effet, un autre aspect du corps imaginaire, souligné par Lacan après qu'il ait mis en avant l'importance du langage et de la parole : le corps en tant qu'il est le lieu des objets « a ». Le corps imaginaire apparaît alors comme un sac troué. Troué par la perte de bouts de corps : sein, excrément, voix et regard, principalement²⁶ certaines pertes étant plus marquantes que d'autres : ce qui constitue la singularité du fantasme de chacun. Le fantasme est, en~ effet, constitué par le rapport d'un sujet divisé par son entrée dans le langage, le rapport donc de ce sujet à l'objet imaginaire privilégié qu'il va rechercher sur le corps de l'autre : $\diamond a$ (à lire : S barré poinçon de petit a). A cette liste s'ajoute un bout de corps très particulier à savoir le phallus imaginaire. Cette quête de l'objet « a » et du phallus imaginaire implique l'érogénéisation des zones orificielles pulsionnelles de ce grand sac : la bouche, l'anus, l'oeil et l'oreille mais aussi de certains de ses appendices : le mamelon et le pénis.

Rappelons au passage que cette recherche chez l'autre du bout de corps qui conviendrait à combler le trou laissé par l'objet « perdu » est aussi désespérée qu'éternelle, puisque l'autre n'a évidemment pas cet objet, et puisqu'il ne l'est pas davantage, Il ne peut l'avoir et il ne peut l'être. Il n'en a, ou il n'en n'est, qu'un substitut plus ou moins correspondant donc plus ou moins satisfaisant pour l'autre. D'où l'inévitable vagabondage du désir²⁷.

Le lieu du plaisir et des jouissances

En tant que bout de corps pour le désir de l'autre, le corps imaginaire est aussi le lieu du plaisir et de la jouissance imaginaire. Mais il est aussi le lieu de l'envie et de la « jalouissance » (comme disait Lacan), celle qui concerne l'objet de l'autre : par exemple, le sein que tète le frère. Rappelons-nous les confessions de (62) Saint Augustin et sa pâleur mortelle à

26 Lacan a ajouté à cette liste le placenta, d'une part, le rien, d'autre part, ce dernier à partir de la clinique de l'anorexique.

27 La possession totale du corps de l'autre est un rêve aussi fréquent que condamné à resté insatisfait. Le projet pervers implique lui la réalisation effective de cette possession. Sade en a bien décrit le chemin : l'addition, jamais achevée, de la possession de bouts de corps de l'autre. Avec l'ennui, l'horreur ou l'envie que les descriptions de ces entreprises suscitent chez le lecteur.

la vision du frère de lait tétant le sein de sa mère. Mais cette « jalousie » peut tout aussi bien se transposer ultérieurement sur la femme ou l'homme de l'autre, ou sur la voiture du voisin, (comme l'illustre bien l'histoire de *Toto le Héros*²⁸), ou encore sur le pénis de l'amant, « jalousie » qui peut aller jusqu'à la mutilation du dit amant. Cette amoureuse mutilation fut crûment portée à l'écran par l'auteur de *L'Empire des sens*²⁹ et se retrouve comme fantasme inconscient chez plus d'une analysante.

Le corps s'avère donc être, d'une part, une forme totale, illusoire, objet du narcissisme du sujet et de l'amour de l'autre, et d'autre part, un ensemble de bouts de corps suscitant le désir de l'autre et lieu de sa jouissance comme de la sienne propre - auto-érotique notamment. Voilà donc les deux faces de ce corps imaginaire qui constitue un voile épais sur le réel de notre anatomie, de notre biologie et notre physiologie et qui, sans cette reprise par l'imaginaire, ont peu de chance, avouons-le, de susciter amour et désir de qui que ce soit.

Remarques sur l'impact de cet Imaginaire

Remarquons la puissance de l'impact de cet imaginaire du corps. Il se révèle non seulement dans son pouvoir de déclencher l'amour et le désir, et les diverses réactions organiques qui leur sont associées (pâleur ou rougeur du visage, tumescence des organes érectiles, sécrétions, etc.), et cela même lorsque ce corps imaginaire se réduit à une pure image détachée de tout corps réel. Il ne faut plus démontrer, je suppose, le pouvoir déclenchant de l'amour et du désir qui peut être celui de certaines images que nous proposent le cinéma, la télévision ou certains illustrés, par exemple. D'aucuns se sont d'ailleurs spécialisés dans l'exploitation financière, très lucrative semble-t-il, de ce pouvoir de l'image.

Mais ce pouvoir de l'image s'exerce aussi sur le corps de façon bien plus vitale et bien plus continue que dans ces seuls moments d'éveil et de satisfaction du désir. On peut en avoir la preuve dans les identifications problématiques à l'image du sexe opposé qui entraîne l'homosexualité, l'identification féminine psychotique, le transvestisme voire, plus radicalement, l'opération transsexuelle.

(63) Ce même pouvoir de l'imaginaire s'atteste aussi dans les dysfonctionnements organiques corrélatifs d'une carence dans la

28 *Toto le Héros*, un film de J. Van Dormael (1991). Le scénario fut publié à Paris, en 1991, chez Gallimard, collection Pages blanches.

29 *L'Empire des sens*, film de N. Oschima (1976).

constitution de cette image du corps. Dans ses *Nouvelles études sur l'Hystérie*³⁰, Ch. Melman attribue à cette carence de l'image du corps les labilités toniques, les dysrythmies gestuelles, les tétanisations musculaires et les réactions vasomotrices paradoxales fréquentes chez les hystériques, il serait d'ailleurs intéressant d'examiner plus avant ce qu'il en est de ce rapport entre le corps et son image dans l'hystérie et dans les autres structures et notamment dans les cas de psychoses à propos desquelles les cliniciens nous disent tantôt que la maladie somatique permet l'évitement du délire, tantôt que la carence de l'image induit la somatisation.

La puissance de cette image du corps propre se révèle encore dans ces phénomènes bien connus du membre fantôme puisqu'elle amène un sujet à souffrir d'un membre qu'il ne possède plus, sauf dans sa représentation imaginaire du corps propre.

Pour faire valoir cette puissance de l'imaginaire corporel, il faudrait encore parcourir les multiples usages métaphoriques de ces cinq petites lettres c, o, r, p et s. On pourrait recueillir sur ce chemin le corps du logis, celui du délit et celui de l'Eglise, les corps célestes, politiques, électoraux, mystiques, diplomatiques, calleux, striés ou jaunes. Nous pourrions y trouver des corps d'armée, des corps de ballet, des corps de doctrine et des corps de garde. Nous pourrions enfin remarquer un papier ou un vin qui a du corps, une idée qui prend corps tandis qu'un groupe d'individus faisait corps. Ces usages métaphoriques connotent donc le plus fréquemment l'unité par delà les différences, les individualités et les particularités. Certaines de ces métaphores s'enracinent néanmoins dans cette autre caractéristique du corps : sa consistance, sa matérialité réelle sur laquelle nous reviendrons dans quelques instants après avoir quelque peu déployé le versant symbolique du corps.

Le symbolique du corps

Le registre symbolique du corps englobe deux réalités très différentes dans l'enseignement de Lacan. Je propose de les appeler respectivement : le corps symbolique et le corps des signifiants.

Le corps des signifiants

(64) Le corps des signifiants³¹ d'un sujet comprend l'ensemble des signi-

30 Ch. Melman, *Nouvelles études sur l'hystérie*, op. cit., p. 204.

31 Lacan a proposé le concept de « corps des signifiants » dans son séminaire sur les

fiant, conscients, refoulés ou forclos d'un sujet ainsi que leur modalité générale et singulière d'organisation, à savoir le système de la langue dans sa généralité et l'éventuelle forclusion du signifiant de la castration ou du phallus, principaux organisateurs de ces ensembles singuliers.

J'ai évoqué au passage l'importance de la parole de l'Autre maternel jointe à celle de son regard dès l'instant du stade du miroir. Mais les paroles qui constituent le sujet remontent bien au-delà de sa conception. Participent à ce corps des signifiants d'un sujet toutes paroles parentales ou grand-parentales ainsi que celles du groupe social qui précèdent la venue de l'enfant et qui peuvent concerner son nom, son statut familial, sa généalogie, le sexe attendu, le choix ou le non choix du prénom, etc. Après la naissance viennent s'adjoindre tous les signifiants qui véhiculent les désirs et les demandes conscientes et inconscientes des grands Autres parentaux, signifiants qui sont, ou non, choisis ou rejetés, incorporés ou exclus par le sujet advenant. Où l'on peut repérer l'origine de l'aliénation symbolique du sujet désirant qui lui permet d'échapper au destin psychotique et le structure dans la névrose ou la perversion. Le psychotique échappe d'une façon ou d'une autre à au moins une de ces aliénations. Ce qui faisait dire à Lacan que le fou est seul homme vraiment libre³², liberté qu'il doit malheureusement souvent payer par l'enfermement psychiatrique.

Le corps symbolique

Certains de ces signifiants s'inscriront dans la mémoire psychique. D'autres se graveront sur le corps, d'autres enfin, dans le corps. Certains sur le mode hystérique, d'autres dans une modalité psychosomatique. Les mots, les syllabes, (65)des lettres peuvent paralyser, supprimer toute sensibilité, faire gonfler les seins, mimer une grossesse, ou encore induire diarrhée et constipation, énurésie ou impuissance, nanisme psychosocial³³ et hyperactivité psychomotrice³⁴.

Le corps est un livre, un livre de chair, dans lequel viennent s'inscrire les signifiants de la demande et du désir de l'Autre.

psychoses (Seuil, p. 171). Dans son texte « Radiophonie » (*Scilicet*, n° 2/3), il rebaptise ce même corps, « corps du symbolique ». Je propose de maintenir ici la première dénomination pour éviter toute confusion avec le concept de « corps symbolique ».

32 J. LACAN, « Petit discours aux psychiatres » (prononcé le 10/11/1967 à Paris, au Cercle psychiatrique H. Ey de l'Hôpital St.-Anne). Inédit.

33 G. RAIMBAULT, « Simon, un nanisme psychosocial », dans *Clinique du Réel*, op. cit, pp. 61-67.

34 F. DOLTO, *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil, 1984.

Les signifiants de la demande de l'Autre découpent et valorisent les objets « a » imaginaires que sont le sein et les excréments, tandis que ceux qui sont porteurs du désir de l'Autre donnent naissance aux objets « a » imaginaires que sont la voix et le regard.

On peut ici constater combien l'Imaginaire se trouve étroitement tressé au Symbolique, et le Symbolique à l'Imaginaire, il suffit pour ce faire de considérer de près et sans a priori, ni angélique, ni organiciste, les phénomènes que la clinique nous donne d'observer et d'entendre et les éléments théoriques que les transcriptions des séminaires de Lacan nous donnent à lire.

Le corps est donc des plus réceptif au bain de langage dans lequel il évolue. En ce sens, on peut dire que notre corps est parlé.

Corrélativement, on peut tout à fait soutenir qu' il est parlant. « Par son corps même, disait Lacan, le sujet émet une parole qui est, comme telle, parole de vérité, une parole qu'il ne sait pas même qu'il émet comme signifiante. C'est qu'il en dit toujours plus qu'il ne veut en dire, toujours plus qu'il ne sait en dire. »³⁵

Le corps de l'hystérique est sans doute le corps le plus parlé et le plus parlant. Les symptômes hystériques sont des messages, disait Freud, malheureusement très astucieusement codés – tels les hiéroglyphes – adressés à qui veut bien les entendre en espérant – ou en craignant – que cet autre puisse aussi les déchiffrer.

On se souviendra peut-être de ce que Freud faisait dire à la jambe « parlante » d'Élisabeth von R. : « Je souffre de solitude, je souffre d'avoir à tenir debout toute seule », disait, entr'autres choses, sa douleur (Freud tenait beaucoup (66) à la surdétermination des symptômes), et « je ne puis tenir debout toute seule » disait son astasie-abasie. Pour ce faire, il s'appuyait sur le fait que sa patiente terminait le récit de toute une série d'incidents en se plaignant d'avoir ressenti sa « solitude », en allemand *Alleinstehen*, ce qui donne en traduction littérale : « Se trouver debout toute seule »³⁶.

Je pourrais encore évoquer ce que Freud faisait dire à la toux de Dora³⁷ mais je préfère revenir à la grossesse – nerveuse – de Bertha

35 J. LACAN, Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, p. 292.

36 S. FREUD, *Études sur l'hystérie* (1895), trad. française, Paris, PUF, p. 121. Notons ici que Freud tenait beaucoup à la surdétermination du symptôme.

37 « Je suis la fille de papa. J'ai un catarrhe comme lui. Il m'a rendue malade comme il a rendu malade maman. C'est de lui que je tiens les mauvaises passions qui sont punies par la maladie ». S. FREUD, *Fragment d'une analyse d'hystérie* (1905), trad. française., Paris, PUF, 1967, p. 61.

Pappenheim qui montre une autre facette du corps symbolique. Ce symptôme n'est pas un effet de signifiant comme l'était l'astésie-abasie d'Elisabeth, Cette grossesse est un signe : le signe d'un désir et plus précisément, comme le souligne Lacan, le signe du désir de l'autre dans toute l'équivoque du terme : le désir de Bertha pour Breuer et celui de Breuer pour Bertha³⁸.

Plus près de nous, G. Raimbault a fort bien décrit dans son livre déjà cité un cas de nanisme psychosocial démontrant d'une manière quasi expérimentale l'effet sur le corps d'un enfant du désir de non existence qui animait sa mère à son endroit. Cet enfant avait un corps de 6 ans alors que lui en avait 11. Il se mit à grandir chaque fois qu'il était hospitalisé loin de sa famille. Et la mère de confier sur le mode de l'aveu à la psychanalyste travaillant avec les pédiatres et les endocrinologues qui ne comprennent rien à ce nanisme : « Je ne voulais pas qu'il existe... il est tombé comme un cheveu dans la soupe... des fois je voudrais l'anéantir »³⁹.

L'intrication du Symbolique et de l'Imaginaire

Si j'évoque ces deux vignettes cliniques ici, c'est qu'il convient de ne pas en rester aux seuls effets du pur signifiant qui fonctionne lui indépendamment de (67)son intrication avec l'Imaginaire et plus particulièrement avec les signifiants et l'Imaginaire de l'autre⁴⁰.

Oui dit désir dit en effet fantasme qui le supporte et qui dit fantasme implique toujours les trois registres du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Le mathème du fantasme présente bien le sujet divisé par son entrée dans le monde des signifiants () entretenant un rapport singulier avec l'objet « a » réel oblitéré par sa quête incessante de l'objet « a », imaginaire, substitutif, qui conviendrait à obturer ce manque⁴¹.

Ces deux vignettes nous indiquent aussi combien notre corps animal, notre organisme, notre physiologie sont radicalement transformés par ce bain de langage et de désir dans lequel il baigne dès avant sa conception.

Remarquons encore que le corps symbolique apparaît désintriqué

38 J. LACAN, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux*, leçon du {??}.

39 G. RAIMBAULT, op. cit., p. 61-76.

40 Pour rappel, le sens comme la signification implique le tressage du pur signifiant avec le registre de l'imaginaire. Cf. J. LACAN, « La troisième », op. cit.

41 Cf. P. DE NEUTER, « Le fantasme », rubrique du *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris, L. Arousse, 1995.

du réel dans l'existence que notre pensée, notre désir, nos paroles, nos rites accordent à ce corps au-delà de sa mort, voire au-delà de sa complète disparition biologique.

Mais remarquons encore une fois, ici, la difficulté de différencier les éléments symboliques de cette « existence » et leur facette imaginaire.

Le parole et le langage dans les travaux de I.P. Pavlov et de ses successeurs

Il est tout à fait remarquable que, en partant d'un point de vue réductionniste tendant à assimiler l'homme à l'animal, I.P. Pavlov découvre dans ses expérimentations l'importance essentielle de la parole et du langage pour l'être humain. « Si nos sensations et nos représentations (nos images) forment pour nous les premiers signaux de la réalité, les signaux concrets, la parole et avant tout les excitants anesthésiques allant de l'organe de la parole vers l'écorce constituent les seconds signaux, les signaux des signaux. Ils représentent une abstraction de la réalité et se prêtent à une généralisation, ce qui forme précisément notre mode de pensée supplémentaire, spécifiquement humaine, supérieure... » Ailleurs, il affirmera : « B (ce deuxième système de signalisation) représente le système (68) régulateur de la conduite humaine »⁴². Les effets spécifiques de ce second système de signaux – le langage humain – s'observent notamment dans la généralisation des conditionnements. Ainsi, par exemple, un chien conditionné à saliver à l'énoncé du mot « sonnette » ne le fera pas lorsque l'on fera retentir une sonnette tandis qu'un homme conditionné à un mouvement de retrait de la main à partir du mot « sonnette » est automatiquement conditionné au bruit de la sonnette. Autre exemple de cette spécificité des réactions humaines aux processus de conditionnement : le transfert aisé du conditionnement du mot « sonnette » au mot « carillon », alors que chez le chien ce transfert ne se fait pas. Par contre, le chien conditionné à réagir au mot « sonnette » aura tendance à réagir à un mot qui lui ressemble tel que « cornette », ce que l'homme ne fera pas, sauf en cas de fatigue mentale, de rêve, d'état stuporeux épileptique, de névrose, de débilité mentale, situations dans lesquelles le premier système de signalisation que l'homme partage avec l'animal l'emporte sur le second. Dans les autres cas, c'est le langage et ses significations qui jouent le rôle prédominant⁴³.

42 I.P. Pavlov, cité par S. FOLLIN dans « Le deuxième système de signalisation chez l'homme », in *La raison – Cahiers de psychopathologie scientifique*, Paris, 1954, n° 8.

43 Cf. le *Manuel de psychologie – Introduction à la psychologie scientifique* sous la direction de R. DROZ et M. RICHELLE, Bruxelles, Dessart et Mardaga, 1976, pp. 329-330.

Ces travaux rejoignent donc les constatations cliniques de Freud et de Lacan dans la mesure où ils démontrent la spécificité du langage humain et la subversion que celui-ci apporte au sein même de nos mécanismes « animaux » en même temps qu'ils nous indiquent que dans l'inconscient (les rêves, la fatigue, la névrose, etc.) nous fonctionnons avec un langage différent : un langage où prédomine l'homophonie et où s'estompe la signification.

A propos du néologisme lacanien du « parlêtre »

Suite à tout ce qui précède, on peut dire, avec Lacan, que le corps habite le langage tout en étant habité par celui-ci. Il parle, tout en étant parlé. Lacan a résumé cet enseignement de l'expérience analytique dans un néologisme, celui du « parlêtre ».

Si ce néologisme a l'avantage de laisser entendre l'importance de la parole et du langage, il a le lourd inconvénient de promouvoir une suprématie (69) monopolistique du signifiant de laquelle Lacan lui-même est revenu. Par ailleurs, il laisse dans l'ombre et favorise l'oubli de ce que nous devons à l'imaginaire et au désir dans lequel nous baignons. Enfin, l'être n'étant pas nécessairement corporel, cette formule, par sa valorisation du seul symbolique, peut rendre le théoricien et le praticien sourds et aveugles aux deux autres dimensions de l'être humain.

Ce qui n'est pas sans effets cliniques très concrets où s'avère la vérité de certains proverbes comme celui-ci : chassez le nature, il revient au galop. J'ai déjà mentionné ces observations à vérifier, il est vrai, qui indiqueraient un taux plus élevé de consommation de médicaments dans des services psychiatriques centrés sur la seule écoute du signifiant.

On ne peut donc que regretter la promotion de théories psychanalytiques « angéliques » n'accordant aucune place à l'imaginaire du corps et scotomisant les dimensions imaginaires des observations évoquées en commençant sur le placebo, sur l'hospitalisme et sur l'expérience de Frédéric II. C'est notamment le cas du livre d'A. Zenoni qui affirme en outre « l'abolition » de l'anatomique et du biologique comme plan pertinent de la causalité du comportement du corps humain et la coupure radicale d'avec les déterminismes qui prévalent dans les organismes animaux⁴⁴. Ces affirmations sont pourtant régulièrement contredites par la clinique. Elles sont aussi en contradiction avec l'enseignement et la pratique de Lacan comme nous

44 A. ZENONI, op. cit., notamment, pp. 35, 36 et 76.

avons pu le constater⁴⁵. Assurément l'homme est un effet du langage, mais il est surtout un effet de la rencontre de deux désirs. Certes l'homme est un être parlant, mais il est aussi et surtout un être désirant. C'est pourquoi je pense qu'il vaudrait mieux pour le désigner user du néologisme de « désirêtre ».

45 Dans les travaux de I.P. Pavlov et de ses successeurs amènent aussi à constater l'intrication des deux systèmes de signalisation (les images et le langage) dans leur effets sur le réel du corps humain. Cf. le paragraphe II « Rapports et relations réciproques du premier et du deuxième systèmes de signalisation » du chapitre de S. SOLLIN dans l'ouvrage déjà cité *La raison – Cahiers de psychopathologie scientifique*, pp. 110-115.

Le registre du réel du corps

(70) Lorsque l'on parcourt attentivement l'enseignement de Lacan, on peut y repérer au moins quatre significations du concept de Réel.

Le Réel synonyme de réalité

Il arrive à Lacan d'utiliser le terme de Réel comme simple synonyme de réalité. Ceci, surtout dans le début de son enseignement. La signification du Réel est analogue à celle du concept de réalité. Or cette réalité n'est en rien réelle puisqu'elle ne nous est jamais accessible qu'au travers de la fenêtre déformante de nos théories et de nos fantasmes. Il faut savoir que cet usage existe, mais il vaut mieux l'éviter étant donné l'ambiguïté qu'il induit.

Le Réel comme impossible

La seconde signification de ce concept est équivalente à celle que les scientifiques rigoureux donnent à ce terme. Dans cette perspective, le Réel est constitué par ce qui de l'objet de leur science échappe à toute tentative de théorisation, autrement dit, à toute tentative d'imaginarisation et de symbolisation. Il est évidemment absurde de vouloir dire avec des mots ce qui constitue l'impossible à dire mais on peut néanmoins tenter d'en avoir l'intuition. On peut ainsi approcher ce qu'est ce réel scientifique du corps en pensant aux diverses théories physiologiques qui ont vu le jour et qui verront encore le jour au cours des siècles et sur les différents continents (cf. la médecine chinoise, par exemple). Bien que n'étant pas dépourvues d'efficacité, toutes ces théories sont insatisfaisantes, toutes sont incomplètes, aucune ne dit tout de son objet. Le Réel du corps leur échappe et ce, non pas par inachèvement de la science mais de structure, autrement dit, parce que le monde est ainsi fait. J-P. Lebrun a longuement développé cette thèse dans son livre *De la maladie médicale*⁴⁶.

Le Réel en tant que résistant

(71) En psychanalyse et dans la perspective lacanienne, le Réel comporte encore une autre dimension : il est ce à quoi l'on se heurte, ce sur quoi l'on bute, ce qui revient toujours à la même place, qu'on le veuille ou non, le mouvement des « corps » célestes par exemple. J'ajouterais que

46 J-P. LEBRUN, *De la maladie médicale*, Bruxelles, De Boeck, 1993.

ce Réel, c'est aussi ce qui vient faire échec à nos vœux et nos désirs, ou encore ce qui vient entamer la toute puissance de nos pensées, conscientes ou inconscientes, infantiles.

En ce qui concerne plus particulièrement ce corps que j'appellerai « corps réel », pour le distinguer du précédemment cité, c'est-à-dire du « réel du corps », on a souvent évoqué la différence des sexes et la mort en tant qu'inévitable destruction du soma. On a moins souvent évoqué la prématuration et le morcellement neurologique originaire de l'enfant ainsi que son patrimoine génétique dont il convient néanmoins de souligner qu'il est aussi une sorte d'écriture, propre à l'organisme⁴⁷.

Pour tel ou tel sujet particulier, le corps réel peut prendre pour visage telle tache épidermique, telle forme du nez ou encore tel handicap particulier qui est venu marquer son corps accidentellement ou par suite de maladie : paralysie, amputation, surdité ou perte de la vision, infertilité et impuissance organique, par exemple.

Le Réel synonyme du rejeté

Ceci nous amène à une dimension connexe, mais non équivalente, du corps réel de l'être désirant : ce qui est refusé, rejeté, forclos par l'homme dans telle culture ou par tel ou tel sujet dans sa singularité. L'expérience de l'analyse montre que notre culture témoigne d'une tendance plus ou moins prononcée à méconnaître la différence des sexes, déjà évoquée, et plus particulièrement l'absence dans le corps de la mère, du bout de chair érectile, remarqué chez le père. L'être humain assume aussi difficilement la non-existence du rapport sexuel et, finalement et surtout, la mort comme destin de chaque corps, quels que soient les détours qu'il emprunte avant d'y aboutir. On sait que dans certaines cultures (72) ces rejets sont moins affirmés.

Tous ces rejets empruntent pour chacun et chacune des modalités singulières et la clinique montre que bien d'autres rejets singuliers peuvent s'y adjoindre comme le rejet de sa race, celui de la couleur de ses yeux et le refus ou le refoulement de certaines jouissances (on peut ici évoquer, par exemple, le dégoût hystérique d'Anna O.⁴⁸ ou le rejet de sa jouissance sadique par l'Homme au rat⁴⁹). Dans cette dernière

47 Ch. MELMAN, « L'inconscient, c'est l'organique », in *Le Trimestre psychanalytique*, Paris, éd. de l'Association freudienne, 1991, n° 2, p. 110.

48 S. FREUD, *Etudes sur l'hystérie*, (1895), trad. française, Paris, PUF, 1956, 1973, p. 14.

49 S. FREUD « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle » (1909), trad. française, dans *Cinq psychanalyses*, p. 207.

La nécessaire intrication des trois registres du corps humain perspective, il y a donc, en marge du Réel commun, un Réel singulier propre à chacun.

« L'anatomie c'est le destin »

Faut-il conclure de tout cela que l'anatomie est le destin, comme le disait Freud ? La clinique nous démontre qu'il ne suffit pas d'avoir un corps de sexe masculin pour s'identifier « mâlement ». De même, il ne suffit pas de ne pas être porteur du chromosome pour devenir femme. Les identifications imaginaires et symboliques peuvent en effet s'opposer à la sexuation anatomique : ainsi « naissent » les garçons manqués, les hommes efféminés, certaines homosexualités ou, encore, les travestissements et transsexualismes. Néanmoins, l'anatomie n'est pas sans opposer quelques résistances à ces identifications et, même lorsque la chirurgie est chargée d'accommoder le corps réel au désir du sujet, les choses sont loin d'aller de soi. Indépendamment des perturbations cliniquement réparables, le désir féminin d'un sujet anatomiquement masculin n'est pas équivalent au désir féminin d'une personne anatomiquement femme. Le corps réel n'est pas sans résistance. Il n'est pas sans faire destin, même si l'anatomie ne fait pas le tout du destin, tant s'en faut.

Conclusions : le nécessaire nouage des trois registres

Une des fonctions de l'Imaginaire et du Symbolique consiste à voiler et donc à apprivoiser ce Réel. L'image du corps, avons-nous déjà souligné en commençant, vise à oblitérer le Réel de la prématuration et du morcellement du corps (73) neurologique du petit d'homme. Par ailleurs, Freud comme Lacan ont tous deux indiqué la fonction de protection du fantasme par rapport au Réel inassimilable pour le sujet.

Mais il ne s'agit pas seulement de voiler ce Réel. Par l'Imaginaire, le Réel se trouve radicalement transformé et, par le Symbolique, le Réel et l'Imaginaire animal se trouvent bouleversés : dénaturé, disait Lacan. Ceci ne veut pas dire, à mon sens, que l'être désirant – le désirêtre – ne soit plus affecté par aucun des mécanismes propres aux corps inanimés ou aux organismes animaux, comme le soutiennent certains lacaniens emportés par leur passion du signifiant.

Si leur thèse d'une totale coupure était exacte, nos laboratoires de physiologie ou de psychologie expérimentale auraient déjà depuis longtemps fermé leurs portes. Mais parce que leurs expérimentations et observations sur les animaux ne sont pas sans rapport avec ce qui peut s'observer chez l'homme, leurs travaux gardent tout leur intérêt, quand

bien même ils sont loin d'être, comme tels, transposables à l'homme.

Par ailleurs, si la thèse de la primauté du symbolique était vraie, à force de le vouloir, de le désirer ou de simplement y penser, nous aurions pu déjà depuis longtemps transgresser avec notre seul symbolique les diverses lois qui régissent les corps inanimés, celles qui règlent leur chute, par exemple. Je propose quant à moi de laisser ce rêve à Icare, d'autant plus que nous engagerions dans cette folle et mortelle aventure ceux qui nous confient la direction de leur cure.

Ne voulant pas terminer ces quelques pages sur une chute aussi dure, j'évoquerai pour conclure la parole elle-même comme lieu d'une intrication exemplaire entre l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel.

Point de parole, en effet, sans le Réel d'un réseau neurologique arrivé à maturité suffisante et sans une anatomie intacte de l'appareil phonatoire. Point de parole non plus sans l'Imaginaire d'une relation de désir entre l'enfant et ses parents.

Corrélativement, pas de croissance normale de l'organisme réel hors du bain de parole, d'image, de regard et de désir de grands Autres qui veillent sur lui.

Enfin, pas de mise en place de l'indispensable image du corps, pas de jouissance non plus, sans l'intervention conjointe, sur le corps réel de l'enfant, des regards et des paroles adéquates de ceux qui l'accompagnent dans son entrée (74) dans la vie.

Le grand intérêt du nouage borroméen réside dans le fait qu'il présente, simplement et remarquablement, ces intrications, ces tressages, ces interactions du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, intrications nécessaires à la vie des êtres désirants que nous sommes.